

ÉRIC LEMOINE



DES MOTS
ET DES VENTS

Ed. Vents & Rivages

ÉRIC LEMOINE

DES MOTS & DES VENTS

ISBN : 978-2-490741-01-4 • Dépôt légal : Janvier 2024.

À travers le monde, Éric Lemoine, nous fait découvrir des histoires extraordinaires et des personnages attachants d'Amérique du Sud, d'Afrique, des Îles du Pacifique et de l'océan Indien.

<i>Le voyageur au Cactus</i>	5
<i>Le voleur de parfums</i>	9
<i>La petite fille aux parapluies</i>	13
<i>Les ballons</i>	17
<i>Les passeurs de rêves</i>	20
<i>Khamann le Méditant</i>	25
<i>Le peintre de l'Univers</i>	29
<i>Le miroir bleu de Lilou</i>	34
<i>Le condor des Andes</i>	37
<i>Sali & Bamako</i>	40
<i>Te pito te o henua</i>	43
<i>La Princesse Cacao & le Chevalier au Bâton</i>	47
<i>Sur le mur et au-delà</i>	51
<i>Ylia</i>	64

Le voyageur au Cactus

Cette histoire, selon certains, serait une légende qui remonte à l'année 1667.

Cela se serait passé dans le nord de l'Argentine dans la cité sacrée de Quilmès.

Un enfant de dix ans, de père Cachaqui et de mère Quilmès se serait battu contre les conquistadors espagnols.

Fait prisonnier, il aurait marché 1 200 kilomètres jusqu'à Buenos Aires et serait le seul enfant survivant à cette marche inhumaine...

En 2010, dans le Sud de Madagascar à Diégo Suarez.

Ivan s'était endormi en lisant le récit que le père Pédro lui avait conseillé de lire.

Il avait le même âge que l'autre enfant et son père était argentin et sa mère malgache.

Tous deux avaient été tués pendant la guerre luttant pour l'indépendance de leurs terres respectives, ils ne les avaient jamais vraiment connus.

Huit années plus tard.

– Merci pour tout ce que tu as fait pour moi, Père Pédro.

– Merci à toi Ivan de ce que tu es devenu et de ce que tu vas faire.

Les deux hommes s'enlacent longuement. Le jour est venu de se séparer et de continuer le chemin avec l'espoir évident qu'ils se retrouveront. Mais en cet instant, les émotions du départ les submergent tous deux.

- Tu sais lire et écrire. Tu sais aussi travailler le bois et la pierre, cela te servira dans ta recherche.
- Tiens c'est pour toi, dit Ivan, en lui remettant un soleil forgé dans une pierre blanche.

À son tour, le père Pédro lui tend un présent que le jeune homme devra ouvrir une fois qu'il sera dans le bateau.

Il s'agit d'un cactus en bois naturel pigmenté de petits trous.

Le voyageur le regarde longuement pendant que le bateau s'éloigne des quais et laisse la corne de brume résonner une dernière fois.

Il ne comprend pas la signification de l'objet, mais se sait déjà attiré.

Il le range soigneusement dans son sac à dos.

Le voyage durera des semaines et pour payer celui-ci, il frotera le pont, aidera le cuisinier, lavera la vaisselle.

Après avoir traversé l'Afrique, l'Australie et une partie de l'Asie, Ivan est dans le doute.

Il n'a toujours pas de réponse concrète quant à sa mission sur cette terre.

Il entame sa septième année de marche et de rencontres.

Dans chaque pays où il a séjourné, il aura découvert de nouveaux parfums, aliments, couleurs, langages et coutumes et il aura accompagné les enfants meurtris par les guerres.

Cette ouverture aux autres l'a fait grandir mais il n'a pas encore trouvé ce pourquoi il doit vraiment voyager.

En tout cas, lui qui avait peur du changement, il l'a apprivoisé faisant partie intégrante de sa vie.

Dans tous les pays où il a séjourné, il a façonné un cactus de sept mètres de hauteur et d'une circonférence de 3 mètres.

- Pourquoi tu fais ça ? demande le jeune aborigène.
- Pour symboliser la paix, la vie sans doute, je ne sais pas vraiment ! avait-il répondu en riant.

Dans chaque pays, il y avait eu des évènements communs :
La rencontre d'enfants en souffrances et des hommes riches qui voulaient acquérir son fameux cactus.

Ivan donnait de son temps pour ces enfants en leur apprenant à travailler le bois et refusait systématiquement l'argent proposé pour son cactus et pourtant cet argent aurait pu lui faciliter la vie.

De Buenos Aires, le voyageur au cactus avait pris le bus au « *retiro* » (terminal de bus) pour aller jusqu'à Salta. Accoutumé aux longues heures de transport les quinze heures n'avaient pas été aussi longues que cela. Il en avait profité pour parfaire son espagnol, car il lui était important de pouvoir échanger, partout où il se rendait, dans la langue maternelle des peuples visités.

Il avait marché au gré des vents, dormi à la belle étoile, contemplé la montagne aux sept couleurs à Pumamarca.

Et c'est au pied de celle-ci qu'il avait commencé à sculpter un autre cactus lorsque un vieil indien était venu à sa rencontre.

- Te voilà enfin ?
- Comment cela ?
- Le cactus sacré... montre le moi.

Ivan lui remis sans aucune méfiance le cactus tant convoité.

Le vieil homme lui avait demandé de terminer son cactus et ensuite de suivre le sentier infini qui traversait environs cent kilomètres dans les montagnes.

- On t'attendra...

Au bout.

Une jeune femme métisse était là, assise et souriante.

Elle buvait un maté et le lui proposa.

Assis tous deux, elle lui montra tous les petits trous du cactus.

Il s'agissait en fait d'un message secret écrit dans les langues Cachaqui et Quilmès.

Ce message pour qu'il prenne toute sa puissance devait être répété soixante-dix fois par jour pendant sept jours consécutifs par une femme et un homme aux sangs mélangés.

Eux deux.

- Il était écrit que nous devons nous rencontrer et participer comme tant d'autres à combattre la maltraitance de tous les enfants de tous pays.
- Oui, nous en sommes les héritiers et devons transmettre le témoin pour que le relais se poursuive...

Le voleur de parfums

- C'est bizarre, je ne sens plus mon parfum dit la femme au chapeau.
- Encore une de tes plaisanteries, répondit son compagnon.

Effectivement, il y avait bien le liquide dans le flacon, mais plus son parfum comme si il s'était évaporé !

Le couple regardait un peu partout à la recherche d'une réponse à cette énigme.

Discrètement, le jeune garçon s'était retiré avec un petit sourire au coin des lèvres. Il marchait léger avec son secret dans la poche de son jean bien à l'abri des curieux.

Tout avait commençait, sept ans auparavant. Ce jour-là, il pleuvait tout comme les yeux de Maxime. La réponse de son père avait été aussi surprenante que brutale. L'ignorance peut venir aussi parfois des parents !

- Non, tu m'entends, non tu n'auras pas de parfum ! c'est pour les filles pas pour les hommes !

À chaque disparition, la phrase résonne dans sa tête et il ressent une grande victoire sur cette injustice. Maxime avait trouvé dans une brocante, quelque part dans un petit village breton non loin de la forêt de Brocéliande, un petit flacon de parfums. Le vieil homme avait observé discrètement l'enfant qui était totalement émerveillé devant l'objet en cristal.

- Il a appartenu à une sorcière, dit l'homme.
- Elle est morte ?
- Je pense que oui car cela fait plus de deux cent ans maintenant et il y a une...

L'homme, tout en essayant ses petites lunettes rondes, lui conta la légende de la sorcière qui vivait dans un village reculé de Transylvanie. L'homme qu'elle aimait, l'avait quitté pour une autre femme qui avait un parfum si envoûtant qu'il n'avait pu lui résister. Blessée à jamais de cette amour perdu, elle avait passé la plus grande partie de sa vie à chercher un moyen de voler les parfums et les odeurs des autres. Elle avait réussi, enfin et presque au seuil de sa mort à confectionner un flacon qui une fois ouvert avait la particularité d'aspirer les odeurs et les parfums.

– Je n'ai pas d'argent, mais je peux vous l'échanger, dit Maxime en lui présentant sa chaîne en or.

– Cela sera parfait et parce que tu es l'élu, je te l'échange !

La légende disait vrai. Depuis cet instant, Maxime s'emparait de toutes les effluves, de toutes les essences qui se retrouvaient emprisonnées à jamais. Autour de lui, il laissait un grand vide, une incompréhension terrible, des femmes et des hommes désarmés, des animaux perdus ne reconnaissant même plus leurs petits. Maxime ne se rendait pas vraiment compte des dégâts qu'il causait autour de lui. Une vie sans odeurs n'a pas de sens et ne peut être vécue pleinement.

Ne plus pouvoir sentir ce n'est plus vivre. Les jours passaient et les couleurs orphelines se fanaient.

Ce matin-là était différent. Une nouvelle élève arrivait d'un autre pays. Une île, quelque part, dans l'océan indien. Un endroit particulier et merveilleux. En effet, il y avait des variétés de fleurs, des senteurs, des animaux qui n'existaient que là-bas et tant d'autres espèces encore !

Elle s'appelait Hanitry et elle sentait bon l'ylang ylang. Maxime en était sous le charme tant pour ses yeux que pour son parfum.

Ils aimaient se retrouver et discuter. Les deux apprenaient à se connaître et partager leurs différences. Les jours les rapprochaient un peu plus.

Le jeune homme ne lui avait pas volé son parfum, car il avait compris que sans celui-ci, Hanitry ne serait pas elle-même.

– Tiens c'est pour toi, dit la jeune demoiselle en lui remettant le cadeau.

Il s'agissait d'un petit coffret à secrets dans un bois tout rose qu'on ne trouve que là-bas. Elle avait pris un morceau de bois de l'arbre qui était mort de vieillesse. Elle l'avait fait elle-même sculpté comme le lui avait enseigné son grand-père. Elle était partie avec pour regarder à travers l'objet les couleurs et les sons de son île et évidemment les senteurs.

– Moi, j'ai un secret à t'offrir, murmura Maxime.

Hanitry se mit à pleurer en entendant les mots de son amoureux. Maxime ne comprenait pas l'apparition de toutes ces larmes. Ils étaient restés un long moment côte à côte sans se parler. Le jeune homme était gêné, se sentait ridicule. La jeune demoiselle avait compris qu'il y avait une grande souffrance et que celle-ci était à l'origine de cette si grande ignorance. Bien souvent, lorsque les brumes sont si épaisses qu'on ne les voit même plus et on continue sa marche en se perdant un peu plus à chaque pas. Elle lui tendit la main pour lui faire sentir cette odeur si particulière encore présente.

– Si tu me voles ce parfum, tu me voles mon âme, mes souvenirs, ma famille... et je ne serai plus rien.

– Mais justement, je ne te volerai jamais toi !

– Et tous ces êtres que tu prives d'être eux-mêmes ?!

La brume s'éloigne assurément et Maxime commence à voir, à entendre et à comprendre. Une évidence. Terriblement douloureuse du mal qu'il incarne. Il ressent aussi toutes les émotions de peine et de malheur dont il est à l'origine. Hanitry lui pose sa main sur son front. Il se calme en respirant doucement.

– Vas-y maintenant !

Délicatement le voleur ouvrit le flacon et murmura une phrase. Evidemment magique. Des centaines de milliers de senteurs s'envolèrent. Dans le ciel, un nuage sombre. Un seul parmi une infinité de bleus et de blancs. Il s'agissait de la sorcière. Les vents puissants et heureux la chassèrent si haut si loin qu'elle se désagrégea.

Quant au repent, il se mit à sentir. Enfin. Pleinement. Réellement. Autour de lui, il y a tant de vies enfin animées, tant de grâce, tant de beautés... toutes ces essences si différentes, si personnelles virevoltaient autour de lui. Il en était ému de cette osmose, de cette merveille retrouvée avant la phrase destructrice de son père. Il applaudissait et se mit à danser avec sa douce et tendre amoureuse. Les passants s'arrêtaient pour les regarder. D'autres plus loin retrouvaient leurs odeurs. Un bonheur indescriptible se partageait avec toutes les espèces enfin réunies pour un destin commun : vivre et ne plus survivre.

Ici une tarte aux myrtilles, là-bas un livre ancien, plus loin encore un chaton reconnaissant sa mère... une jonquille, de l'herbe mouillée, un chocolat chaud, le froid déposé sur un pull et toutes ces odeurs, ces parfums, ces essences oubliées...

- Merci, merci mais... j'ai tellement honte !
- Tu t'es trompé et...
- Oui mais j'ai fait tant de mal !
- Tu en as conscience et tu te rachètes... c'est cela l'essentiel !
- Merci encore !
- Tu as vu dans essentiel il y a essence !
- Oui !... Que veut dire ton prénom ?
- Cela veut dire... Parfum, mais c'est un secret, lui dit-elle dans le creux de l'oreille.

La petite fille aux parapluies

C'était un soir comme tous les autres pour la petite Marwa et sa famille. Le soleil laissait place aux ombres de la nuit. Et déjà les premiers éclairs apparaissaient dans le ciel.

- Viens ma chérie, nous allons regarder les feux d'artifices avant de dîner.
- Oui papa, répondit-elle en lui adressant un clin d'œil.

Marwa savait qu'il ne s'agissait pas d'une fête illuminée célébrant un mariage, mais bien de tirs de batteries qui venant de l'autre côté de la montagne. Elle savait que son père avait instauré ce rituel pour braver la peur et leur porter chance.

Cela faisait cent un jours que cela avait commencé. La jeune fille faisait une croix sur son cahier de poésie à chaque nouvelle lune et écrivait un petit texte d'espoir.

Son rituel à elle. Sa peur à elle.

- Pourquoi ils ne nous aiment pas ?
- Parce que nous sommes différents...
- Mais c'est bien justement ! C'est comme pour les fleurs... Cela serait triste qu'il y ait des fleurs toutes de la même forme et de la même couleur.

Waël offrait un grand rire à sa fille en guise de réponse dissimulant ainsi ses larmes. Puis lui avait murmuré un secret dans le creux de l'oreille.

C'est le lendemain après-midi que la famille avait appris la terrible nouvelle. Waël était mort, abattu par un tireur alors qu'il apportait

des vivres aux plus démunis. Tout le quartier était sous le choc, car l'instituteur était un modèle de générosité et de sagesse pour tous les habitants.

Marwa restait silencieuse, après avoir pleuré toutes les larmes de son corps et de son âme. Elle regardait, seule, à l'emplacement habituel le ciel de plus en plus éclairé par la folie des hommes. Personne, pas même sa mère, ne pouvait la consoler.

Au bout de la septième nuit, la petite fille s'était mise à prononcer ses premiers mots depuis la mort de son père. Ensuite, elle avait chanté – à voix basse – une chanson que son père lui avait apprise. Juste à la fin de celle-ci, une lueur orangée était apparue juste derrière un olivier et semblait danser.

Marwa était hypnotisée par ce phénomène étrange et immédiatement alla à sa rencontre, oubliant sa peur et sa tristesse.

La lueur sortait d'une espèce de terrier, un trou presque comme les autres, gros comme ses deux mains. Sans se poser de question, la jeune fille se mit à creuser, à agrandir le trou à l'aide d'un bâton.

Et là, elle trouva des parapluies tout blancs, des centaines et des centaines. Il y avait aussi des pots de peinture, mille et une couleurs.

– Mais c'est comme l'histoire que m'a murmurée papa ! Pensa-t-elle.
– C'est notre histoire, mon petit ange, répondit la voix de Waël.

Marwa se retourna et regarda autour d'elle mais il n'y avait pas son père. Rien, si ce n'est une petite brise chaude dans le ciel.

La lueur orangée avait disparu et le calme était revenu. Cette petite accalmie, le silence des tirs faisait du bien même si cela allait recommencer.

– Papa c'est toi ?
– Oui ma Princesse. Je suis devenu « vent » et je suis venu te demander

- de ne plus être triste car tu as beaucoup de choses à faire pour notre quartier et même pour la ville, car les autres ont besoin de toi.
- Tu me manques tant !
 - Désormais, nous pourrons nous retrouver toutes les nuits comme avant et discuter comme ce soir. J'ai juste changé de forme, mais je suis là.
 - Tu seras toujours là, tu me protégeras toujours ?
 - Toujours ma chérie... je suis près de toi et pas complètement mort puisque nous pouvons nous parler. Mais c'est un secret, personne ne doit savoir... et maintenant écoute moi...

Marwa était redevenue souriante et elle vivait pleinement ses journées. Elle apportait de la chaleur aux gens, de la gaieté même. Le matin, elle allait à l'école et l'après-midi, elle distribuait de la nourriture comme son père le faisait avant.

Le soir venu, elle se faufilait dehors, près de l'olivier et elle peignait des parapluies. Il y en avait de toutes les couleurs : des jaunes, des bleus, des rouges... Son père devenu vent venait la retrouver et ainsi ils partageaient tous les deux ces instants impossibles, mais que la magie de l'univers avait rendu possible.

- C'est l'heure, ma chérie !
- Oui je termine juste celui-là et on peut y aller !

Le lendemain matin et ce, depuis plusieurs jours, les habitants de chaque quartier pouvaient découvrir, tour à tour, des parapluies de toutes les couleurs suspendus au-dessus des rues.

Ils étaient tous unis les uns aux autres par un fil qui lui-même reliait les maisons et les immeubles de chaque côté des trottoirs.

Le spectacle était éblouissant avec le soleil qui transperçait toutes ces couleurs, offrant ainsi des jeux de lumière dans les rues et se reflétant sur les pavés et sur les façades.

Cet écran de parapluies permettait également de protéger la population des tireurs et même (aussi étrange que cela puisse paraître) des tirs d'obus !

Les ballons...

Stan avait passé une annonce dans son entreprise demandant si ses collègues pouvaient laisser des vieux ballons de football, de rugby et autres balles de tennis usagés pour son voyage en Afrique. L'annonce était anonyme, comme les dons ; l'idée était juste de faire un geste pour les enfants d'un autre continent.

Stan avait tout d'abord pensé à des cahiers et des stylos, puis il s'était ravisé pensant qu'avec un ballon, il pourrait permettre à tous les enfants d'un seul village de jouer ensemble et d'oublier un peu, juste un peu... la misère, la faim, la détresse, et aussi les tueries et toutes ces injustices jonchant la terre aride et rouge... Que de larmes retenues par pudeur ! Un ballon, ce serait un moment arrêté, sans peur, le temps d'une partie, de quelques rires, d'applaudissements, d'exploits, de simplicité, de bonheur surtout. Celui qui devrait être le quotidien de tous les enfants du monde entier.

Stan avait ainsi récupéré près de 30kg de ballons, de balles dont certains et certaines étaient neufs, achetés pour l'occasion. Dans cette entreprise destinée à faire toujours et encore plus de bénéfiques, il y avait donc encore des personnes avec un cœur, des gens normaux avec un cœur qui bat encore... Peut-être aussi étaient-ils des démagogues ou cherchaient-ils à se donner meilleure conscience à force de fermer les yeux face à la misère des trottoirs, du voisin mort seul depuis une semaine, des âmes perdues le long des périphériques, de ces vieux sans retraite à brader leurs rides. Peut-être voulaient-ils se souvenir de ces enfants innocents morts au nom d'une religion, d'une origine, d'une canicule ou encore d'un raz de marrée : toutes ces atrocités relayées par les médias du monde entier (télévisions,

radios, journaux, revues) dans l'espoir d'une bonne audience ou d'une bonne vente... Peut-être, inconsciemment, désiraient-ils se racheter de la mort de ces enfants, décédés dans l'indifférence générale de notre monde dit civilisé... Peut-être aussi pensaient-ils, par leurs dons anodins, remédier à l'injustice : toutes ces richesses réparties que d'un seul côté : le leur, le sien, le nôtre, le vôtre...

Stan avait arrêté la politique, puis tous ses engagements associatifs car la déception était trop grande. Il ne croyait plus vraiment en l'homme. Et soudain, il y a eu ce projet de départ. Cette idée, ultime espoir de ne pas arriver les mains vides, mais avec un peu de respect pour ces enfants. L'annonce était comme un testament, une épitaphe et alors, à sa grande et heureuse surprise, certains collègues ont donné, pour cacher leur honte ou pour soulager leur conscience. Ils ont donné en étant heureux de contribuer à ce projet sans grande ambition, juste un aller et retour avec des ballons et des balles entassés dans deux énormes sacs. Ne voulant pas le dire, ils ont déposé avec discrétion, le matin de bonne heure, leurs présents dans le grand carton prévu à cet effet, lui-même à l'abri des curieux.

Stan en avait fait des choses pour essayer d'apporter un peu de lumière ici et là : un peu de soupe chaude les nuits d'hiver, un peu de temps, parfois un sourire ou tout juste un petit salut. Comme le font parfois certains, il avait fait un mauvais bilan sur ses quarante ans à essayer de faire bouger les autres. Stan était triste, désemparé par ces guerres, aigri par ces injustices répétées encore et encore ! Il était révolté devant ceux qui en profitent inlassablement. Heureusement, ces ballons et ces balles déposés par dizaines dans le grand carton – et tout autour ! – lui avaient permis de croire encore en cette humanité. Les collègues avaient donné sans rien attendre en retour, eux qui se disaient à peine bonjour dans l'ascenseur. Il en était toute à la fois étonné et rassuré. Il existait donc des résistants à l'injustice, désireux de ne pas accepter le côté sombre et si réel de l'homme.

Stan avait chargé le coffre de sa voiture un samedi d'été, premier jour du mois de vacances de l'entreprise, et s'en était allé.

- Vous n'avez rien à déclarer ? lui avait demandé un douanier.
- Un peu d'insouciance peut-être !

Encore un malade, avait pensé l'homme qui passait sa vie à regarder les autres partir dans ce pays pauvre, si pauvre. Il ne les comprenait pas ! Lui ne voulait surtout pas s'y rendre, trop de misères là-bas. Il était même fier de n'avoir jamais quitté la France !

Stan avait souri avec compassion, il s'était envolé discrètement avec son trésor dans la soute.

À son arrivée il avait loué une petite voiture et s'était lancé dans ce qu'il savait être maintenant l'Aventure de sa vie, s'enfonçant toujours plus loin à l'intérieur des terres, essayant de rejoindre les villages les plus isolés. Il faisait preuve de pudeur lorsqu'il y distribuait ses trésors : les ballons et les balles, ce qui ne l'empêchait pas – à chaque fois – de jouer avec les enfants, d'entendre résonner leurs rires cristallins, de partager ces moments insoucians, innocents mais inoubliables. Quelle récompense pour lui de voir briller de joie leurs yeux immenses au milieu de leurs visages émaciés ! Sa fatigue ne comptait pas devant le bonheur qu'il éprouvait en quittant chaque village, sa petite voiture encadrée, presque étouffée, par les enfants. Ces enfants lui rendaient cent fois plus qu'il ne leur apportait ! Il avait enfin donné un sens à sa vie. Il se promettait de revenir aux prochaines vacances avec encore plus de ballons et de balles...

Les passeurs de rêves

Cette histoire s'est déroulée il y a 13 ans déjà.

Le jeune homme en question se prénomme Ivan.

Nous ne nous sommes pas revus depuis cette époque mais je sais qu'un jour nos chemins se rejoindront. Dans la vie, il n'y a pas de coïncidences mais bel et bien des évidences !

C'était par un mois d'avril agréable à Barcelone.

Ramblas principal et pour des raisons de confidentialité que vous comprendrez, je ne peux pas vous communiquer le numéro exact

Juste un indice : ce magasin est situé entre un théâtre et une librairie (s'ils existent toujours).

Moi c'est Lola et je vis maintenant à Rome. J'enseigne le tango et j'ai 23 ans.

Et chaque jour qui passe, je repense à ce que nous avons vécu et à tous les protagonistes de cette étrange histoire.

Retour en arrière... Hôtel Barcelona. Chambre 304 en face la 305.

Mes parents sont venus rejoindre un couple d'amis dont je n'ai jamais entendu parler. Ils ont un fils du même âge que moi.

– Bonjour ! Moi, c'est Lola.

– Moi, je suis Ivan. On va être obligés de passer une semaine ensemble ?

– Je le crois. C'est comme une grande punition sans fin !

Ils s'étaient mis à rire tous les deux. Déjà complices en l'espace de

trois phrases. Ivan aimait tout ce qui avait un lien avec l'aventure et quant à Lola, elle aimait lire. Les deux enfants avaient réussi à persuader leurs parents respectifs de pouvoir se promener sur le Ramblas entre leur hôtel et le N° 607.

Ils avaient flâné ainsi en remontant les magasins jusqu'à ce qu'une enseigne en forme d'étoile fluorescente attira leur attention. Quand ils ouvrirent la porte, une sonnerie en guise d'alarme de locomotive des temps anciens annonça leur entrée.

À leur grande surprise, le magasin était totalement vide. Pas un seul meuble ni autres objets seulement quatre murs blancs tout comme le sol et le plafond.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Lola.
- Ils ne doivent pas gagner beaucoup d'argent, rétorqua Ivan en riant.
- Je vous souhaite la bienvenue mes amis, dit un vieil homme sorti du fond du magasin par une porte invisible.
- Bonjour Monsieur mais... dit Lola.
- Oui je sais, vous vous demandez où vous vous trouvez, rétorqua le vieil homme sans laisser finir sa phrase à la jeune fille.
- Et que pouvez-vous bien vendre ?
- Très bonne question ! Mon nom est Sébastopol et je vends de la magie !
- Nous, on cherche une peluche, une lionne de trois mètres toute rose, dit Ivan comme pour clouer le bec au vendeur, tout en lançant un clin d'œil à sa compère.

Sébastienopol se gratta le menton comme s'il était intrigué. Lola esquissa un sourire victorieux lorsque le plus invraisemblable se produisit sous leurs yeux ébahis.

En effet, la panthère demandée était au milieu de la pièce !

- Ce n'est pas possible, s'écria Ivan !

– Vous pouvez me demander ce qui vous passe par la tête et vous l'aurez, dit le vieil homme (se transformant doucement en un jeune homme).

C'est alors que les deux enfants demandèrent mille et une choses. Une façon de défier plus encore ce vieille homme. Ce qu'il réalisait était si incroyable, si extraordinaire... Il allait bien rater quelque chose ! Mais non, il avait bien réalisé les mille et une demandes et facéties, les mille et une facettes et autres apparences d'une même chose. Et il les avait toutes réalisées !

– Qui êtes-vous ? demanda Lola sans peur et avec autorité.
– Je suis Le Passeur de l'Univers et je vous attendais depuis un certain temps déjà !

Les vitres du magasin s'étaient teintées et personne au dehors ne pouvait voir ce qui s'y passait. D'ailleurs il y avait un panneau qui indiquait « *Fermé pour cause de travaux, réouverture en septembre* ».

– Alors vous êtes magicien ? demanda Lola.
– Oui, une sorte ! Mais j'ai des pouvoirs bien plus grands et je suis Le Passeur... Je vais vous expliquer, dit l'homme en tendant sa main qui aussitôt fit apparaître lun ravissant bracelet destiné à Lola.

Ivan, rêvait tout en l'écoutant d'un bon canapé en train de déguster tranquillement une énorme glace italienne. Aussitôt pensés, aussitôt apparus devant les yeux ébahis du jeune homme !

– Et pourquoi donc nous attendiez-vous ? demanda Lola.

C'est alors qu'au milieu de la pièce surgit un livret... qui se mit à parler !

« *Depuis que la planète terre existe, moi, Le Passeur de l'Univers, j'attends tous les 100 ans la visite de deux enfants : une fille et un garçon, nés le même jour et exactement à la même heure, mais cette petite particularité vous ne la saviez pas encore. Ensuite, les deux enfants doivent me*

rejoindre afin de recevoir l'Enseignement, qui consiste à voir la réalité et non plus à ne voir qu'en fonction de vos croyances. Par exemple : vous êtes assis sur un canapé et un fauteuil, du moins c'est ce que vous croyez car vous l'avez imaginé, alors qu'en réalité vous êtes assis dans le vide sur rien du tout, comme une sorte de lévitation... Regardez bien autour de vous... »

Médusés Lola et Ivan avaient du mal à comprendre, et pourtant ce qui leur avait été dit ne les surprenait pas plus que cela, telle une révélation évidente et attendue. Ils regardaient le vide autour d'eux.

« Parfait, je peux continuer. Vous êtes sur le bon chemin les enfants. Il vous suffit de regarder autrement...

La première chose est de renoncer à ce que vous croyez comme vérité absolue car, à cause de cela, vous vous mettez des limites ainsi qu'à ceux qui vous entourent.

La seconde est de vous concentrer au plus profond de votre esprit pour y trouver la sérénité. Alors l'inspiration apparaîtra et vous permettra de créer.

Enfin la troisième est de consacrer votre vie toute entière non pas à la survie de l'Humanité mais à son Epanouissement tout entier, sa quête absolue, et ce, sans jamais nuire à qui ce soit. La vérité et la source créatrice sont les fondements à la réalisation de votre œuvre.

Evidemment en tant qu'initié et lorsque le moment sera venu, vous devrez de transmettre, à votre tour, vos savoirs.

Je vous passe donc le relais et à vous de faire le meilleur usage de votre destin.

Dehors, il faisait nuit. C'était l'heure de rentrer. Peut-être qu'il faisait jour, allez savoir avec le Passeur de Rêves !... Mais c'était le moment de se quitter pour oublier et tout réapprendre.

L'homme était reparti par une porte invisible traversant le mur du magasin.

Lola et Ivan se sont embrassés tout en sachant qu'il leur faudra du temps pour se retrouver et devenir « Les Passeurs de Rêves ».

Khamann le Méditant

Il y a fort longtemps, dans un pays lointain au paysage désertique se promenait un jeune garçon d'environ huit ans. Il se prénomma Khamann. Il était orphelin. Il ne savait pas vraiment où dormir et se contentait de passer les nuits à la belle étoile lorsqu'il faisait beau ou dans une grotte les nuits de grand froid. La journée, il marchait beaucoup à la recherche d'un travail en échange de quelques pièces d'or ou contre un peu de nourriture. Mais il y avait rarement du travail. Pourtant, le petit homme était courageux. Il avait déjà travaillé dans les champs, dans les mines de cuivre. Il avait été porteur, livreur, arpentant parfois deux montagnes dans une journée et parcourant plus de trente kilomètres ! Parfois, il pleurait en silence. Car il était triste d'être toujours tout seul, de ne pas avoir de famille et surtout de ne pas avoir, comme les autres enfants, une maman et un papa. Lorsque cela arrivait, il s'empressait d'essuyer ses larmes pour marcher et retrouver, peut-être, une famille adoptive.

Un jour, sans vraiment savoir pourquoi, il était sorti du petit chemin et avait traversé un ruisseau. Arrivé de l'autre côté, il aperçut un homme étrangement habillé, assis en tailleur. L'homme avait la tête rasé, il était vêtu d'une espèce de robe orange et pourpre. Il avait les yeux fermés et semblait dormir profondément. Il ne bougeait pas du tout, même lorsqu'un lézard curieux s'était glissé sous sa manche. Il semblait mort. « *Et s'il était mort ?* » se demanda silencieusement Khamann.

À cet instant précis, l'homme se mit à souffler et à bouger lentement. Puis, doucement, à ouvrir les yeux pour enfin offrir un sourire au jeune enfant.

– Non, rassure-toi, je ne suis pas mort, dit l'homme un peu étrange.

C'était comme s'il avait entendu la question alors qu'elle n'avait pas été formulée à voix haute.

« *C'est peut-être un sorcier ou un magicien* », pensa le jeune orphelin.

– Ni l'un ni l'autre ! Je suis un moine et j'étais en train de méditer.

– Cela veut dire quoi, méditer ? demanda le garçon les yeux grands ouverts.

– Respirer lentement, laisser toutes les pensées s'envoler et profiter du silence qui est en nous, dit le moine Schriva en souriant.

– C'est tout ? Cela a l'air facile, rétorqua le garçon en se positionnant comme son interlocuteur.

Le moine montra au jeune apprenti comment il fallait se positionner afin de ne pas avoir mal et être en contact agréable avec son corps.

– C'est difficile ! dit le jeune orphelin au bout de cinq minutes.

– Oui, mais si cela t'intéresse, tu verras qu'avec de la pratique, tu pourras rester en position de plus en plus de temps.

– Et cela va m'apporter quoi ? Et c'est grâce à ça que tu peux entendre les pensées des autres comme tout à l'heure ? Et...

– Chut ! Calme-toi. Apprends à maîtriser tes émotions et prends ton temps pour poser des questions. Observe autour de toi et celui à qui tu t'adresses. Écoute la réponse. Réfléchis avant d'apporter un commentaire.

– Mais je n'ai pas le temps. Je dois trouver de quoi manger.

Schriva expliqua au petit homme qu'il devait justement se demander si en courant tout le temps et en cherchant n'importe où, il allait trouver ce qu'il cherchait. Ne fallait-il pas se reposer un moment et profiter des rayons du soleil, de la pluie, du vent ? Respirer les fleurs, se baigner dans l'eau du lac, s'allonger sur la terre, s'appuyer contre un arbre deux fois centenaire. Entendre les animaux la nuit

et les regarder la journée. Aux mots prononcés, Khamann était devenu beaucoup plus calme et son visage s'était détendu. Ses yeux brillaient comme des milliers d'étoiles et un sourire de tendresse se dessina. Il était enfin apaisé et rassuré. Il sortit de son sac un peu de pain et un bout de fromage qu'il partagea avec le moine.

Ils restèrent ensemble – dans les montagnes – sept ans et sept jours. Ceci n'empêchait pas le jeune apprenti de descendre au village pour jouer avec ses nouveaux amis. C'est là qu'il a fait la connaissance de la jeune Ishuani, qui avait la particularité de chanter aussi bien que les oiseaux bleus. On disait même que, lorsqu'elle était seule à chanter, tous les animaux venaient et formaient un cercle autour d'elle pour l'écouter.

Khamann avait grandi et avait beaucoup appris. Il pouvait méditer plusieurs heures par jour, ne pas parler s'il n'avait rien à dire. Il avait – également – appris à lire et à écrire et savait très bien dessiner. Sa complicité avec Ishuani était grandissante, et ses parents l'invitaient à manger une fois par semaine. Khamann et Ishuani étaient amoureux, tout simplement. Ils avaient réussi à trouver l'équilibre entre le silence intérieur et la vie du village, entre la méditation et l'amour qu'il éprouvait pour la jeune chanteuse.

Tout comme son maître, Khamann savait maintenant entendre les pensées des autres et aimait l'Univers entier et même au-delà. Il était devenu un sage.

Quelques années plus tard, les deux amoureux se sont mariés. Ils ont fait une grande fête dans le village qui avait duré trois lunes. Quelques mois plus tard, ils eurent des jumeaux : une fille et un garçon. Lui, qui n'avait pas eu de parents, il avait, désormais, les parents d'Ishuani, une douce et belle épouse et deux enfants merveilleusement tendres. Sans oublier ses amis du village de la montagne éternelle et surtout son ami et maître Schriva. Comme il avait dit :

« Ne cours pas, observe et respecte la nature, les animaux, les hommes et l'Univers, alors tu comprendras mieux la vie et tes attentes. La vie te donnera, en échange, la paix et l'amour dont tu as besoin car tu es honnête et respectable ».

Le peintre de l'Univers

La phrase du boucher résonnait encore dans l'esprit d'Eva. Il avait pris une voix grave et moqueuse en disant que le Père-Noël n'existait pas, pas plus d'ailleurs que les histoires extraordinaires. Eva n'avait rien dit en entendant ces mots si cruels même si elle avait eu envie de crier à l'homme qu'il se trompait. De retour chez elle, la jeune fille s'était plongée dans la lecture et tous les livres de sa bibliothèque et même ceux jonchant le sol parlaient d'histoires fantastiques et d'aventures les plus rocambolesques. Mais ce boucher avait semé le doute « *et s'il avait raison...* », se dit-elle. Les heures s'étaient écoulées au rythme des pages et la jeune lectrice avait été bien silencieuse pendant le repas au grand étonnement – il faut l'avouer – de ses parents. Le sommeil avait été long à venir se demandant pourquoi les adultes étaient souvent sérieux et parlaient si souvent d'argent et de travail. Pendant ce temps-là, il n'était pas surprenant qu'ils ne voyaient jamais les elfes et les lutins du bois d'à-côté. C'est si dommage, pensa-t-elle ! Eva dormait depuis longtemps déjà lorsqu'un vent chaud la réveilla. La nuit était silencieuse et la lune éclairait une partie de sa chambre. Eva avait pris l'habitude de ne jamais mettre les volets pour avoir le plaisir de s'endormir et de se réveiller avec les arbres et le ciel. Cependant, elle était persuadée que sa maman avait fermé la fenêtre alors que celle-ci était entrouverte. Au moment de la refermer, elle aperçut, dans le ciel, un homme qui peignait une étoile.

- Mais, mais... C'est..., balbutia-t-elle en clignant des yeux.
- Extraordinaire, oui... Tout simplement, répondit une petite voix venant de l'armoire.
- Qui êtes-vous ? Demanda Eva absolument pas effrayée tant le son des mots était mélodieux et d'une grande douceur.

Sortit alors de la pénombre un lutin, de la hauteur d'une fourchette, ni plus ni moins. Il était vêtu d'une veste, d'un pantalon argenté, ses chaussures et son chapeau pointu étaient dorés.

- Je m'appelle Ivan et je viens du pays du Bois Doré de l'autre côté de la rivière argentée. Comment vas-tu ma chère Eva ?, demanda le lutin en lui faisant un petit clin d'œil.
- Comment connais-tu mon prénom et par où es-tu passé ? Et quel est cet homme là-bas ? Et...
- Oh, là-là !... Que de questions. Ceci étant, je te comprends. Tout d'abord, je connais le prénom de tous les enfants du monde entier et je peux entrer et sortir où bon me semble et quand je le souhaite. Je te montrerai tout à l'heure. Quant à l'homme qui se trouve en haut dans le ciel, c'est le peintre de l'Univers mais là aussi avec un peu de patience tu pourras lui parler, dit le petit homme en sortant de sa poche un petit bâton fluorescent.

Puis silencieusement, il dessine sur le mur de la chambre une porte avec une poignée, d'un geste, il invite Eva à l'ouvrir.

- Ne serais-tu pas le messager de la nuit ? Demanda la jeune fille avant d'ouvrir la porte.

Le lutin acquiesça avec un petit sourire malicieux et lui rappela qu'il fallait frapper la porte trois fois avant d'entrer. Ce qu'elle fit.

Eva se retrouva à côté du peintre de l'Univers. Celui-ci était assis sur un nuage à regarder sa dernière création. Il s'essuya le front apparemment satisfait de son travail.

- Alors qu'en penses-tu jeune princesse ? Demanda-t-il en désignant l'étoile bleue.
- Elle est magnifique. C'est donc toi le peintre de l'Univers ?
- Tu sembles un peu déçue mais j'ai l'habitude car le fait que je sois un enfant dérouté tous ceux qui arrivent jusqu'ici.
- Peux-tu m'expliquer s'il te plaît pourquoi tu peins des étoiles ?

Le jeune peintre expliqua son histoire. En effet, au tout début, il n'y avait rien dans le ciel et son idée était une façon d'égailler les cieux. Alors il a décidé de peindre toutes les nuits des étoiles : des petites, des grandes, des illuminées et des autres qui vont le devenir. Bref, le jeune artiste de l'Univers se laisser aller – jusqu'à ce jour – au gré de son inspiration depuis plus de sept millions d'années déjà. Chaque étoile a sa particularité, cela peut-être un endroit où tout est de la même couleur, une étoile faite que de musique, une autre habitée par des arbres atteignant des hauteurs de plus de 3 kilomètres et dans lesquelles vivent des petits êtres formés d'ailer de soie, une autre encore dans laquelle les enfants sont des rois et jouent toute la journée, sans parler de celle qui change de forme chaque nouveau jour.

- Et celle-ci qu'a t-elle de différente par rapport aux autres et puis comment t'appelles-tu ? Demanda Eva tout en balançant ses jambes au-dessus des nuages qui se déplaçait doucement.
- Tu vois, je suis comme les étoiles, je n'ai pas vraiment de prénom, ce sont les autres qui décident de me donner tel ou tel prénom. Ce n'est pas si important en réalité mais pour toi et pour cette nuit, mon prénom sera Matéo. Quant à cette nouvelle étoile, il s'agit d'un théâtre où se rencontre tous les arts : de la musique en passant par la danse le tout sur des fresques gigantesques. Il y a également toutes sortes d'artistes : des funambules, des comédiens et même des animaux qui parlent comme toi et moi. De plus, le spectacle n'est jamais le même, toujours différent avec des costumes et des histoires qui changent éternellement comme tous les êtres de l'Univers qui s'arrêtent pour regarder le spectacle de l'Infini mais chut... Regarde, dit le peintre en levant le rideau invisible qui recouvrait le théâtre déguisé en étoile.
- As-tu entendu la voix ? Demande l'un des deux le visage illuminé par un papillon arc-en-ciel.
- Quelle voix ? Faudrait voir à arrêter de prendre l'élixir du sorcier.

L'homme qui a entendu la voix monte sur la chaise et scrute l'horizon. Il est concentré et attend debout silencieusement.

- Mais que fais-tu ?
- Je regarde tout simplement l'enfant que j'étais.
- Et que vois-tu ? Demande l'autre dépassé par les événements.
- J'apprends à lire et à écrire. Je vois dans les mots des elfes et des lutins qui nous guident dans notre ignorance. Puis, il montre du doigt une craie suspendue par un fil qui dessine un groupe de musiciens s'installant au-devant de la scène.

La lumière s'éteint (les deux hommes sont toujours là mais on ne les voit plus) et les musiciens allument des bougies formant un cercle et commencent alors à jouer du didjiadou.

Une petite fille, en chemise de nuit éteint les bougies une à une en soufflant dessus. Elle part du côté gauche et les musiciens du côté droit.

Le faisceau du projecteur éclaire alors la scène.

L'homme est debout sur la chaise puis il descend et dit :

- C'était magnifique.
- Mais de quoi parles-tu bon sang ?
- Tu n'as donc rien vu ni entendu. De là-haut, les choses sont si différentes.

L'autre ne répond pas, déçu et triste, il met ses mains bien au fond de ses poches et avance jusqu'au miroir. La lumière au fur et à mesure de ses pas s'affaiblit pour n'éclairer que le miroir et l'homme. Il se trouve en face mais ne voit rien. Il se chuchote à lui-même :

- *Je suis si ignorant que je ne peux même pas voir le reflet de mon propre visage dans un miroir.*

Eva applaudit visiblement enchantée de l'extrait du spectacle.

- Si je reviens demain, cela sera donc différent et avec d'autres personnes ? Demanda Eva.
- A partir du moment où le rideau est tombé, les représentations théâtrales sont nouvelles et ce, tant que durera la vie de l'étoile.

Le peintre toujours assis en Yogi expliqua que la nuit est propice aux rêves les plus inaccessibles, les plus fous, les plus irréalisables surtout par rapport au monde des adultes. La nuit est le moment de grande vérité, celui où l'illusion s'arrête. Le moment où les enfants peuvent enfin retrouver le monde merveilleux, le fantastique, celui qui donne naissance à tous les espoirs.

- Vois-tu, Eva, c'est pour cette raison que je peins la nuit car, seuls, les enfants peuvent me voir et me retrouver.
- Et croire ainsi en toutes sortes de choses. Mais le boucher, par exemple, j'aimerais bien lui expliquer qu'il se trompe.
- Un jour, il comprendra mais pour l'instant, il n'est pas encore prêt, crois-moi. Donc prends le temps de vivre, le merveilleux et de le partager avec les autres enfants.

Eva embrasse le peintre sur la joue, ce dernier disparaît doucement.

Le miroir bleu de Lilou

Lilou était une petite fille différente des autres enfants. Ce sont des choses qui arrivent...

Lilou était entre deux couleurs, pas assez blanche pour certains et trop peu noire pour d'autres. Les moqueries des enfants étaient pénibles, mais plus pénibles encore celles des grands. C'était quelque part, dans une ville triste, perdue entre deux gares. Mais cela n'excusait en rien les moqueries, car en d'autres villes moins tristes et sans gare, courent, roulent les mêmes insultes.

Lilou n'avait pas connu ses parents. Ils avaient été tués tous deux, là-bas, très loin, par des hommes qui ne comprenaient rien aux couleurs. Ils avaient tout brûlé. Désormais, là-bas, tout était gris cendre. Lilou, elle avait survécu. À ce moment-là, elle prenait son bain dans la rivière avec d'autres enfants. Il y avait un grand soleil.

Lilou ne se souvenait plus comment elle s'était retrouvée ici entre les deux gares : Posée ? Prêtée ? Donnée ?... Elle ne savait pas mais elle était là, ici avec les autres qui se moquaient. Lilou qui avait d'abord appris la langue que l'on parle entre les deux gares, décida de ne plus parler et de ne plus entendre.

Lilou passait son temps à regarder le ciel et ne s'intéressait plus aux trains qui passaient dans les gares. On la croyait folle. Son lourd passé sans doute.

Lilou dormait peu, secouée toujours par des flammes hautes et par l'odeur du brûlé. Et puis, lors d'une nuit épaisse, tiède avec un léger vent du sud et une lune pleine, il y eut la rencontre.

Lilou souriait enfin. Elle avait un nouvel ami, un prince, un magicien.

Tous deux attendaient la nuit pour s'envoler à travers les cieux et rejoindre les contrées secrètes. Tout était calme, tout était bleu. L'homme n'avait pas de nom, pas d'âge non plus. Il parlait avec douceur et Lilou écoutait pendant des heures ses récits, la musique de ses mots.

Lilou voyageait ainsi toutes les nuits, à bord d'une petite embarcation d'un autre temps. Elle avait appris à reconnaître la multitude de bleus qui composent les différents mondes où les gens s'aventurent rarement...

Il y avait le monde du perroquet bleu, le seul et le vrai roi des animaux. Aras avait le pouvoir de changer non seulement la couleur de tous ses congénères mais également leur humeur et leur instinct. C'était un monde où ils ne s'affrontaient plus sauf par jeux. Les carnivores ne mangeaient plus de viande. Tous se respectaient et reconnaissaient le bleu qui était à l'intérieur d'eux ou sur leur pelage, leur plumage... C'était la couleur du rassemblement et du respect.

Une autrefois, Lilou avait rejoint *Le monde des expressions bleues*. Drôle d'endroit que celui-là. Sur un fond blanc (un peu comme un cahier ouvert sans ligne) des expressions et des inventions toutes bleues s'écrivaient toutes seules les unes à côté des autres. On pouvait y lire : En me cognant Je me suis fait un bleu, j'ai eu une peur bleue, j'ai du sang bleu... et des bleus à l'âme ! On ne disait pas « *peu à peu* », « *je suis heureux* » ou « *je rêve peu* » mais « *bleu à bleu* », « *je suis bleueux* », « *je rêve bleu* »... faisait beaucoup rire Lilou.

Lilou aimait beaucoup le monde des chaussons bleus. C'était le principe même du miroir que l'on traverse. Il suffisait d'enfiler les chaussons bleus pour rejoindre une période du passé. Une fois arrivée sur place, Lilou avait le pouvoir de changer les événements et plus particulièrement les plus cruels. Il suffisait à Lilou de lancer dans l'air une poudre bleue pour faire disparaître les mauvaises choses ou

les mauvais comportements. Le dernier en date était deux automobilistes qui se disputaient, s'insultaient. Une poignée de poudre et les automobilistes ennemis se congratulaient avec des « *mon ami* », « *cher et tendre conducteur* », « *je vous en prie... mais non j'en suis heureux passez* » !

À chaque retour de ces voyages fantastiques, Lilou conduisait un magnifique vieux train bleu à vapeur, comme ceux des années 1830. Elle s'arrêtait toujours à une gare ou entre deux gares pour y déposer un petit caillou bleu. Il suffisait qu'une personne, une seule, le ramasse pour que toute la ville y vive à jamais dans le bonheur. Lilou faisait aussi – à chaque fois – escale dans son propre monde, celui où elle pouvait retrouver tous ceux qui partageaient leur vie avec elle...

Lilou était une petite fille différente des autres enfants.

Elle savait regarder dans le bleu, tout au fond du bleu, tous les bleus.

Le condor des Andes

Depuis que le monde est monde, il survolait silencieusement les hautes montagnes de la Cordillère des Andes.

En faisant de grands cercles au-dessus des nuages, si près du soleil, son ombre dominait l'infini. Majestueux et patient, il planait inlassablement tel un sage guerrier en quête du grand secret.

Les indiens qui vivaient dans les montagnes l'appelaient « *el protector* », il était considéré comme le dieu des Andes. Ils célébraient à chaque nouvelle lune sa toute-puissance en dansant toute la nuit et en contant des histoires extraordinaires, assis, tous en rond. Puis, ils fumaient l'herbe magique qui permet de voir leurs frères les animaux. La cérémonie était importante pour tous les habitants des montagnes car une communion parfaite existait entre l'homme, la nature et les dieux.

Le condor était l'ami des hommes et veillait sur eux.

Il écoutait les rires, les pleurs et les histoires des enfants du monde entier.

En effet, le vent qui était son ami lui rapportait leurs mots et leurs espoirs. Il connaissait ainsi chaque enfant, partageant leurs rêves. Lorsque le vent apportait des pleurs, « *el protector* » l'écoutait attentivement et transformait les pleurs en joie. Alors le vent repartait en sens inverse pour que l'enfant triste puisse recevoir du bonheur à la place. Lorsque le vent lui apportait des rires, le condor riait également, si fort que les enfants malheureux pouvaient l'entendre à l'autre bout de la planète.

Mais la préférence du condor était, à la nuit tombée, de se poser sur la cime la plus haute, là où la neige est toujours un peu présente. Là où même les nuages ne peuvent accéder. Les nuages blancs de la journée devenaient violets et immobiles, dans l'attente eux aussi du Dieu des Andes.

C'est alors que le rituel commença, il inventait une histoire que le vent emmena au fur et à mesure dans toutes les maisons du monde, ainsi pour les enfants pauvres qui n'avaient pas la chance d'avoir de maison. Le condor aimait également partageait ces moments-là avec certains adultes, ceux qui avaient gardé une âme intelligente, une partie de leur enfance où l'impossible n'existe pas. Les étoiles brillaient de mille feux, illustrant ainsi les phrases du conteur des cieux et la lune, tel un projecteur géant, éclairait la sonorité des mots.

Un jour, deux enfants habitant sur un autre continent distant de plus de 10 000 kilomètres avaient été si attentifs à l'histoire du condor qu'ils en avaient fait un dessin très particulier. Celui-ci était sur le coin du bureau et la fenêtre entrouverte avait laissé le vent entrer. Ce qui devait arriver arriva, le vent avait emporté ce dessin pour son ami. « *El protector* » était si ému de voir tant de beauté et de gentillesse qu'il s'était déplacé en personne la nuit suivante pour les voir, tel un rêve étrange et inaccessible. Tous les trois se sont parlés longuement, l'oiseau géant les avait même emportés loin, aussi haut que la plus grande cime de la Cordillères des Andes.

Cela dura plusieurs semaines, lorsque le maître des montagnes avait terminé de raconter son histoire, de transformer les pleurs en rires, de donner tant de bonheur. Il partit rejoindre ses jeunes amis qu'il considérait comme ses fils spirituels.

– La grandeur et la sagesse d'une âme n'attendent pas que les années passent, avait-il chuchoté à l'oreille du vent. Cette citation avait résonné longtemps dans l'écho des montagnes et dans le cœur des enfants de tous les pays du monde.

La légende dit même qu'il leur avait transmis le secret des vents et des histoires.

La légende dit aussi que les indiens, parfois, pendant la fête de la nouvelle lune voient le Dieu condor et les deux enfants voler dans les cieux.

Sali & Bamako

Personne ne connaissait avec exactitude l'âge de Bamako ; lui non plus : dix ans peut-être, douze maximum, mais en définitive, cela n'avait aucune importance.

Bamako s'était retrouvé orphelin très jeune. Toute sa famille avait été assassinée dans son village situé à l'est. Un quelque part calciné à jamais par l'injustice sans foi ni loi. Il avait échappé à ce massacre poussé par un instinct dont il ignorait tout. Caché dans les grandes herbes de la rivière à sursauter à chaque cri, à chaque rafale de mitraille et des coups de machette. Laissant ses larmes se confondre avec l'eau souillée par la douleur. Il était resté ainsi, sans bouger jusqu'au lendemain, lorsque les deniers hurlements et râles avaient cessé. De la fumée, des corps, ses parents inertes tout comme ses frères et sœurs dans l'école du village.

Du sang partout encore et encore...

Bamako avait marché longtemps, très loin, de ce là-bas et avait grandi le long de la piste. Au début, il voyageait seulement la nuit et se reposait la journée. Il chantait des mélodies qu'il entendait dans ses rêves. Endormi, il avait à chaque fois les mêmes visions. Il imaginait sa mère assise près de lui. Elle le protégeait du soleil tout en lui fredonnant des chansons. Il rêvait comme on appelle de toutes ses forces un espoir pour ne pas sombrer. Pour continuer sur le chemin de la vie malgré un destin entaché. La musique et les chants étaient devenus ses compagnons de piste.

Puis, il était passé de la nuit à la journée, abandonnant doucement ses peurs.

Jusqu'à la rencontre.

Celle qui avait fait de lui un jeune homme encore meilleur.

Cette rencontre qui donnait du sens à sa survie, à ce désir profond de ne jamais abdiquer.

Elle se prénomma Sali, comme lui, sans âge, peut-être huit ans. Comme lui orpheline, à cause de ces mêmes hommes. Elle chantait aussi, mais, surtout, elle dansait comme personne au monde. Sa façon de se mouvoir était totalement personnelle ; aucune danse au monde ne ressemblait à la sienne. Sali était unique car elle donnait naissance à toute sa famille, à tous ses morts, à toutes ses peines lorsqu'elle s'exprimait ainsi.

Bamako laissa son instinct rejoindre celui de Sali. Il chantait désormais pour elle, par amour, pour la protéger. Pour donner de la joie et de l'espoir aux autres.

Tous deux avaient compris qu'il y avait des choses bien plus fortes que les balles, l'ignorance et la barbarie.

De villages en villages, ils offraient leurs créations artistiques.

Sur la place, c'était toujours la même frénésie. Sali et Bamako allaient donner un spectacle. Celui qui permettait d'appréhender la lune et les étoiles. Celui qui faisait communion avec les vivants et les défunts. Celui qui réunissait tout le monde et que les sorciers applaudissaient. Il y avait le feu et ses milliers d'étincelles qui se mélangeaient au rythme des deux artistes. Devant tous ces yeux ébahis et les bouches ouvertes par tant d'émotions reçues et partagées.

Les deux enfants partageaient tant que même les animaux, disait-on, s'attroupaient pour les écouter et les regarder. La savane ne faisait plus qu'une... un écho universel pour un monde meilleur.

Evidemment, les terroristes et les assassins avaient entendu parler de Sali et Bamako. Certains avaient même assisté secrètement à leur

spectacle. Jusqu'au jour où leur chef avait fait capturer les adolescents. Les deux artistes devenaient trop célèbres. Ils donnaient de l'espoir.

Ce chef avait décidé de les faire exécuter aux premières lueurs du soleil. Bamako était si triste qu'il se mit à fredonner une plainte venue de ses ancêtres, du temps où ils étaient des esclaves. Sali répondit à son amour par une danse. Elle décomposa ses mouvements comme au ralenti permettant ainsi une osmose magique. Un à un les hommes du camp se rassemblèrent pour les contempler. Tout doucement, ils déposèrent leur armes à terre.

Le chef, fou de rage, décida de tuer lui-même les adolescents. Au moment de tirer, un lion venant de nulle part se jeta sur lui et l'égorgea. Bamako crut reconnaître son père dans les yeux de ce lion.

C'était une nuit pas comme les autres.

La danse et la musique avait définitivement triomphé de la folie des hommes.

Te pito te o henua

Jules avait toujours entendu parler de l'île de Pâques. Son grand-père qui avait fait le tour du monde lui contait des histoires de tous les pays qu'il avait découverts. Et il avait une réelle tendresse pour les Rapa Nuis (Le peuple de L'Isle de Pâques). Avant de mourir, il avait offert à son petit-fils un collier qui avait comme pendentif un coquillage aussi blanc et aussi pur que la neige de l'Antarctique.

- Grand-père, j'irai un jour découvrir l'Île de Pâques.
- Je sais petit homme et tu vivras un moment extraordinaire.

Jules avait les yeux rougis de fatigue, mais déjà tout excité.

Avec ses parents, ils venaient de faire *Paris-Santiago du Chili* et après une courte escale Santiago à destination de la fameuse *Ile*.

Ce qui avait fait en tout 18 heures d'avion ! Mais comme aimait à répéter son aventurier de grand-père... « *Les paysages s'apprécient aussi à l'effort que nous faisons pour les voir* ».

Jules, en sortant de l'avion, avait senti l'air épais et l'odeur des vagues du Pacifique. Ils marchaient sur la piste jusqu'au petit aéroport. Il savait déjà que quelque chose était différent du continent.

Avec ses parents, ils étaient hébergés dans une famille Rapa Nuis au centre de Hanga Roa. Celle-ci était très accueillante et chacun avait reçu, comme le veut la tradition, un collier de fleurs.

- Moi, c'est Keka et toi ? dit la jeune demoiselle en lui faisant un petit clin d'oeil.
- Jules, et je t'ai ramené un livre de Paris.

Il y avait entre les deux une entente immédiate avec le sentiment partagé qu'ils se connaissaient depuis toujours.

Dès le lendemain, les deux familles s'étaient levées très tôt pour visiter l'Île et surtout assister au lever du soleil à Ahu Tongariki et voir ainsi la puissance des quinze Moai prendre la lumière du nouveau jour.

Jules avait ressenti une émotion étrange. Le septième Moai en partant de la droite lui avait parlé dans la langue des Rapa Nui.

- Tu es enfin venu petit homme.
- C'est... c'est toi grand-père ?
- Non. En revanche, je l'ai rencontré lui aussi.
- Mais une statue ne peut pas parler !
- Suis-je réellement une statue ?

Keka lui avait pris la main et souriait sans parler puis lui avait demandé de fermer les yeux. Ce qu'il avait fait. Et à cet instant précis, Jules avait l'impression de glisser dans un tunnel de lumière et s'étaient tous deux retrouvés six cents ans en arrière.

- Voici ton peuple, dit Keka en lui montrant des centaines d'individus agenouillés devant lui.

La jeune fille était une belle femme de vingt-cinq environ. Lui était plus grand, plus fort et assurément plus vieux que ses onze ans !

- Que s'est-il passé ? Où sommes-nous ? Qui suis-je ?
- Tu es le Roi de l'Île « *Te pito te o henua* » et je suis ton épouse.
- Mais non, je suis Jules et je vis à Paris et j'étais avec mes parents et les tiens, tout à l'heure devant...
- Chuuuuuuuuut... dit-elle en souriant.

Il y avait une grande fête en l'honneur du Roi et de la Reine. Les danses s'étaient succédées ainsi que les chants.

Keka avait expliqué au jeune Roi toutes les subtilités des différents pouvoirs des Moai et de la raison de ce retour à cette période.

- Une sorcière venant du continent avec les guerriers des grands

bateaux nous a lancé un mauvais sort et presque tous les Rapas Nuis sont morts à cause des maladies des blancs.

Pendant des heures, elle lui avait raconté la terrible histoire de son peuple.

- Quel est mon rôle, aujourd'hui ? Tout cela est passé, nous sommes en 2017.
- Tu peux tout changer car tu as le pouvoir du temps et celui du camouflage.
- Je ne comprends pas...
- Laisse toi guider par cette danse et les prêtres vont t'expliquer... fais-moi confiance.

Les trois prêtres étaient coiffés de magnifiques plumes blanches et marrons, mais bien plus petites que les siennes qui étaient quant à elles aussi blanches que son coquillage.

...

Jules avait compris son pouvoir et il lui restait deux choix.

Retrouver ses parents, sans rien changer et laisser l'île de Pâques vivre au rythme des touristes ou revenir sept cents années en arrière et protéger l'île dite *le nombril du monde* d'un épais brouillard la rendant invisible et inaccessible.

- Et qu'allons-nous devenir ?
- Sois tu seras un touriste, sois tu seras un roi qui nous permettra de vivre heureux en harmonie avec le ciel et la terre.
- Je ne reverrai pas mes parents ?
- Ils sont ici... lui dit-elle en les montrant du doigt.
- Et toi ?
- Dans les deux cas, je serai à tes côtés pour toujours.
- C'est une décision grave à prendre, je ne peux pas...
- Tu es *le Roi* tu en as le pouvoir et tous les Rapa Nuis te font confiance.

- Alors je vais prendre conseil auprès des Akuaku (*esprits*) sur la Manuga (*montagne*) sacrée (comme par miracle, Jules mélangeait des mots en français et Rapa Nuis).

Ainsi le Roi s'était retiré en face des moaï et de l'océan. Il écoutait attentivement les esprits ainsi que les vagues et les vents.

- Mais ne serait-il pas dommage que les personnes du continent ne « rencontrent » pas notre peuple et la richesse de notre culture ?
- Mais ces personnes ne vont-ils pas justement détruire tout cela ?
- Notre Ile n'est-elle pas aussi l'expression de toutes ces cultures ?
- Notre Ile n'a-t-elle pas été aussi été détournée de nos origines ?

Jules avait partagé des questions et des réflexions durant toute la nuit. Aucun des esprits ne lui avaient donné de réponses car la décision finale lui revenait de par son titre de roi. Le choix était complexe car il avait des conséquences irréversibles pour les Rapa Nuis avec des avantages et des inconvénients. Son choix deviendrait alors vérité et changerait le monde.

Au nouveau jour... le roi avait pris sa décision. Il l'avait d'abord partagée avec Keka puis avait réuni son peuple. Il leur avait longuement expliqué la situation et avait laissé, pour la première fois, les personnes s'exprimer.

Le choix de Jules avait été confirmé et s'était donc traduit par la disparition de l'Ile de tous les radars et de tous les satellites. Ainsi plus personne au monde ne connaissait l'existence de l'Ile de Pâques qui retrouvait ainsi et pour l'éternité son nom « *Te pito te o henua* ».

Le peuple Rapa nuis vivait désormais heureux à l'abri des regards dans le respect de leur tradition.

Te pito te o henua signifie *Le nombril du monde* en Rapa Nui et désigne l'Ile de Pâques.

La Princesse Cacao & le Chevalier au Bâton

Cette histoire regroupe en réalité deux histoires qui commencent au même instant mais sur deux continents différents et avec deux enfants du même âge nés exactement le même jour de la même année, à minuit, sept minutes et quarante cinq secondes.

Ils sont sœur et frère d'Univers mais ils ne se connaissent pas malgré ce point en commun.

Elle se prénomme Kala et habitait en Afrique et vivait sous un arbre millénaire.

Lui, a pour prénom Diégo et vivait dans un village perdu en Amérique du Sud.

Les parents de Kala étaient morts dans un accident de moto et depuis les autres enfants se moquaient d'elle car elle était métisse. En effet, son père avait la peau noire et sa mère blanche. L'arbre où Kala s'était réfugiée se situait entre deux villages, celui de la tribu de sa mère dont les habitants l'avaient accueilli comme l'une des leurs et l'autre celui de son père. Exactement à mi-distance et tout à côté du campement de la bande des singes. Les enfants l'avaient surnommé « Cacao » et Kala, ajoutait toujours en souriant « Princesse Cacao ! » Mais elle était triste...

Les parents de Diégo étaient très pauvres et ne savaient pas lire et pas plus écrire. Ils partaient tôt le matin pour emmener les chèvres dans la montagne. Diégo était aveugle, il ne voyait plus rien depuis qu'il était tombé dans le ravin de la mort. Les garçons du village ne voulaient pas jouer avec lui car ils disaient que Diégo portait malheur.

Il était seul toute la journée avec son bâton pour l'aider à ne pas tomber. Les autres l'avaient surnommé « Monsieur Bâton » et lui ajoutait toujours « Le Chevalier au Bâton ». Mais il était triste...

Une nuit, une minuscule boule de lumière toute bleue est venue voir les deux enfants pour leur offrir à chacun un secret. Il s'agissait du même secret puisque les deux enfants étaient sœur et frère d'Univers mais ils ne le savaient toujours pas.

Le secret consistait à fermer les yeux, respirer le plus lentement possible et ne plus écouter et entendre les sons extérieurs. Une fois arrivé là, les enfants devaient s'imaginer descendre des escaliers et une fois en bas ouvrir la porte de leur propre monde, de leur propre univers.

Dès le lendemain, Kala et Diégo mirent en pratique les conseils de la Lumière bleue. C'est ainsi que...

Kala avait imaginé un lac paisible entouré de montagnes enneigées. Ses parents étaient vivants et jouaient de la musique. Il faisait très chaud comme dans son pays et elle se baignait en regardant la neige au loin. La neige qu'elle n'avait jamais vue. Elle était profondément bien car personne ne pouvait l'embêter !

Diégo, quant à lui, avait rejoint son endroit composé d'une plage de sable fin et d'un océan à perte de vue avec des poissons de toutes les couleurs. Il pouvait tout voir et jouer avec les dauphins lui qui n'en avaient jamais vu, sauf une fois sur une image abandonnée par des touristes. Il était immensément heureux car les méchants garçons n'étaient pas là !

Puis le moment de revenir arriva mais il n'y avait pas de tristesse car les deux enfants connaissaient désormais la manière d'aller dans leur Univers. C'est ainsi qu'ils faisaient un aller et retour une fois par jour.

Mais la Lumière bleue avait une autre idée en leur dévoilant ce secret. Et oui, en plus de s'échapper du monde difficile dans lequel ils vivaient, cela serait formidable que les deux enfants qui souffrent de leur différence puissent se retrouver grâce à la porte de l'Univers mais il y avait deux problèmes.

Ils ne connaissaient pas l'existence de l'autre et ne savaient pas qu'ils empruntaient en fait le même Univers. De plus, il y avait le décalage horaire entre les deux pays, et oui ! Lorsque la nuit arrivait pour l'un, il faisait grand jour pour l'autre !

Que faire alors ?

La minuscule boule de Lumière laissa un message dans le ciel en servant des nuages en guise de lettres et ce message disait :

« Je suis un enfant comme toi, je suis né le même jour et au même moment que toi. Je viens ici comme toi pour retrouver du calme, de la douceur et de la gentillesse. Je viens ici tous les jours pour échapper aux autres enfants qui se moquent de moi car je ne suis pas comme eux ! J'aimerais bien te rencontrer car je sais que toi tu comprendras ma différence.

Pour cela, il nous suffit de descendre l'escalier et d'ouvrir la porte en même temps.

Il y a deux montres près de la porte, une pour toi et une pour moi, elles sont réglées pour sonner à midi pile et il s'agit de l'heure de l'univers... ainsi on pourra se retrouver malgré le décalage horaire, alors à très vite ! ».

C'est ainsi que les deux enfants se retrouvèrent et prirent l'habitude de se rejoindre tous les jours. Ils apprirent par la suite que c'était la petite boule de lumière bleue qui était à l'origine du message et à leur tour, ils lui écrivirent dans le ciel :

« Il ne faut jamais juger les personnes sur leurs différences, bien au contraire, on s'enrichit à rencontrer des gens différents ».

Et ne jamais oublier que dans les histoires comme dans la vie tout est possible même ce qui peut sembler extraordinaire, surtout ce qui peut sembler extraordinaire !

Sur le mur et au-delà

La vie est-elle faite de coïncidences ?

Ou s'agit-il d'une multitude d'évidences ?

Une succession d'évènements.

D'un destin déjà écrit et que rien n'arrive par hasard.

Des rencontres et des voyages.

Parfois même d'une sorte de continuité entre deux époques.

Des univers séparés mais si proches.

Certains évoqueraient le mot fantastique.

Peut-être est-ce le cas, peut-être pas.

Mais en réalité ce n'est pas si important.

En revanche, il serait réellement dommage de ne pas vivre ces moments-là !

Il convient aussi de faire attention à vouloir, toujours tout contrôler, tout comprendre et mettre ainsi des barrières et ne pas avancer sur ce chemin inconnu.

Accepter ces fameuses choses dites extraordinaires permet de découvrir de nouvelles sensations, dimensions, trajectoires et peut-être aussi de se découvrir soi-même.

Il faut alors expérimenter, prendre des risques et sortir de sa zone connue, de son confort, de ses certitudes.

Connaître est rassurant et c'est important de se sentir bien et rassuré.

Mais à rester au même endroit, à répéter toujours les mêmes gestes avec les mêmes personnes cela peut nous empêcher de progresser.

La rencontre est une ouverture vers des situations que l'on ne maîtrise pas, des personnes dont on ignore la culture et leurs attentes.

Le changement fait peur car on ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté.

On a peur de ses choix et des conséquences.

Alors que faire ?

Ecouter son cœur avant de raisonner.

Ne pas forcément les opposer mais prendre le temps d'écouter et de faire son choix suivant aussi ses envies, ses aspirations et ses rêves.

Chacun doit trouver sa place sur cette terre.

Il n'y a pas de vérité ou de directions qui consisteraient à dire ou à croire que c'est bien d'expérimenter ou que c'est mieux de rester toute une vie au même endroit.

Il faut juste savoir ce qui nous convient, de quoi on a besoin, qu'elle est sa recherche, qu'est ce qui peut nous rendre heureux, malheureux.

S'épanouir pleinement pour ne pas passer à côté de certaines choses et de le regretter un jour.

Faire ou ne pas faire mais être en accord avec nos décisions.

Et que justement ces décisions ne soient pas prises par les autres.

Marcher sur un sentier, escalader un mur, c'est vivre.

Tout comme lire un livre ou écrire des histoires.

Et lire évidemment.

CHAPITRE I

Il y a vingt-cinq ans.

Jour pour jour.

Et exactement à la même heure.

Le petit Giovanni apprenait qu'il devait déménager.

Quitter sa maison, sa chambre, son école et tous ses amis.

Abandonner aussi Claire.

Son père et sa mère qui travaillaient tous deux à l'usine, avaient été licenciés.

Une usine qui fabriquait des jouets pour les enfants.

Giovanni aimait dire que ses parents fabriquaient des rêves aux enfants.

En réalité, c'était bien moins poétique cela.

Sa mère assemblait les têtes des poupées avec leurs corps.

– C'est comme donner naissance ! disait le petit Giovanni en faisant un large clin d'oeil.

Son père, quant à lui, assemblait les caisses pour les emballer.

– C'est comme offrir une maison à toutes ces poupées !

Le fiston était fier de ses parents.

Il voyait toujours le bon côté des choses.

Il ne se plaignait jamais même quand parfois il lui arrivait d'avoir encore faim après le dîner.

– Je sais que certains enfants sont orphelins.

– Je sais aussi que des enfants dans d'autres pays ont toujours faim et froid.

Il était comme cela.

Mais le jour où on lui a dit de déménager, il a perdu son sourire et son enthousiasme.

Ila pleuré d'abord.

Il a été en colère ensuite.

C'était la première fois qu'il éprouvait de la colère.

Alors il a encore pleuré.

CHAPITRE II

La nuit avait été longue.

Le petit homme essayait de trouver une solution.

Mais en réalité, il n'y en avait pas.

Ses parents ne pouvaient désormais plus rester dans la maison.

Le loyer serait trop cher sans salaire.

Il le savait.

C'était décidé. La famille partirait le mois suivant.

Il avait 30 jours pour dire au revoir à ses amis et délaissé son quotidien.

Sur le chemin du retour de l'école, il en avait parlé à Claire.

Triste, elle aussi, évidemment.

Mais elle avait chuchoté quelques mots à Giovanni.

Un secret qu'elle détenait de sa grand-mère.

Une femme d'origine indienne et que certaines personnes considéraient comme excentrique.

– Tu ne dois le dire à personne, lui dit-elle en le fixant droit dans les yeux.

– Je t'en fais la promesse ! Mais tu es sûre que...

– Chut ! nous verrons bien ! Fais-le et on verra si cela marche !

– Pourquoi tu ne l'as pas essayé avant ?

– Je ne sais pas ! j'avais peut-être peur ou... il fallait un évènement qui m'y pousse. Et nous y sommes.

Ils s'étaient donnés la main sans plus parler. En regardant leurs pensées et leurs sentiments. Il faisait encore jour et doux.

La pluie ne tarderait pas à donner de l'espoir aux plantes.

Le petit couple s'était rassuré le temps de ce secret, de ce rituel.

Et qui sait !

Le lendemain Giovanni et son père prenaient ensemble le petit déjeuner.

Sa mère était encore à l'usine. Cette semaine-là, elle travaillait de nuit.

Ses parents avaient souvent des horaires décalés.

L'usine fonctionnait 24h sur 24h.

Les femmes et les hommes travaillaient sur trois cycles de huit heures et changeaient à tour de rôle.

– Ouahhhhhhh des pains au chocolat !

Giovanni savait que cela coûtait cher et que son père avait voulu le reconforter.

Eduardo le savait et était aussi malheureux que son fils de partir.

Avec la peur de ne pas retrouver du travail de suite.

De ne pas avoir un toit pour sa famille et de ne pas pouvoir la nourrir.

Il était anxieux mais ne montrait rien.

– Ah au fait, tu pourras me donner un coup de main ?

– Bien sûr pap'. Pour faire quoi ?

– Il faudrait que je remplace le papier peint de ta chambre car le propriétaire va me le faire payer trois fois plus !

– D'accord, pour quand ?

- On fera cela ce week-end si tu es libre.
- Je devais voir Claire mais je suis certain qu'elle sera partante pour nous donner un coup de main.
- Demande lui avant fiston !
- D'acc'.

CHAPITRE III

Ils avaient enfin décollé tout le papier peint.

- Félicitations et merci les enfants pour votre aide.
- Avec plaisir Monsieur, répondit Claire.
- Tu as demandé à tes parents pour rester cette nuit ?
- J'y vais de suite et je reviens vous dire.
- Je t'accompagne, dit Giovanni.
- A tout à l'heure et pour information au diner cela sera pizzas faites maison !

Il aura fallu aux enfants vingts petites minutes pour revenir.
Le sourire aux lèvres.

- C'est bon pap' !
- Monsieur, on peut écrire et dessiner sur les murs avant que ne remettiez le papier peint ?
- Quelle drôle d'idée ?
- Cela ne se verra pas ne vous inquiétez pas, répondit-elle avec un petit air malicieux.
- Pas de souci... Vous pouvez. Mais pourquoi ?
- Pour laisser une trace pour les autres locataires, un message pour eux.

Leur dire qu'on a vécu ici... qui on est...

- C'est une très bonne idée.

Les deux enfants avaient pris chacun un gros feutre, un noir pour Claire et un rouge pour Giovanni.

Ils avaient choisi chacun un mur pour raconter leur histoire, une ribambelle de phrases et de dessins.

Giovanni avait parlé de ses parents, ouvriers à l'usine et de sa peine. Qu'il devait partir de cette maison et de tous les rêves, qu'il avait fait et vécu dans cette chambre.

Il avait parlé de Claire aussi avec pudeur.

Il avait pris de la peinture et avait mis de la couleur et il avait ajouté des dessins.

Oh ce n'était pas un grand peintre, mais c'était tout de même ressemblant à ce qu'il voulait reproduire.

Claire quant à elle avait scindé le mur en trois parties.

Elle avait écrit un poème avec des rimes sur la partie gauche.

Celui-ci parlait de la Lune et du soleil et de l'impossibilité de se retrouver tous deux en même temps malgré leur amour.

Sur la partie de droite, elle avait retranscrit une partition imaginaire car elle ne connaissait pas le solfège même si elle savait jouer de la flûte instinctivement.

Elle s'était représentée de trois-quarts dos en train de jouer de la flûte sur un sentier.

Et au centre, elle avait dessiné une porte en bois fermée.

Au-dessus, il y avait un œil.

En dessous une bougie.

Sur la porte, une drôle d'inscription :

Faniok iv tala

Kolovtréa

Epala vie

La jeune femme semblait satisfaite.

Giovanni l'avait rejoint.

Subjugué par la porte.

– Les enfants, les pizzas sont prêtes.

CHAPITRE IV

Les deux enfants s'étaient régalés.

Ils étaient maintenant assis sur le lit face au mur de Claire.

- Tu peux me dire maintenant ce que c'est ?
- C'est la formule magique que m'a dévoilé ma grand-mère. Il faut la répéter trois fois de suite. Fixer le mur et rester concentré sur la poignée de la porte. Et avant, allumer une bougie qu'il faut placer par terre devant la porte.

Claire alluma une bougie blanche qu'elle avait sorti de son sac et la plaça comme elle venait de le lui expliquer. Sa flamme bougeait légèrement comme une petite danse timide et elle éclaira avec précision les mots écrits.

La jeune femme récitait trois fois la formule à voix haute.

Et silencieusement, elle fixait la porte.

Giovanni n'osait pas parler, à la fois fasciné et il faut bien l'avouer par peur aussi !

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

C'est alors qu'il y eut un bruit, celle d'une clé qui tourne dans la serrure.

- C'est quoi ?! demanda Giovanni en prenant la main de Claire.
- Chuuuuuuuuut ! C'est normal ne t'inquiètes pas.

Le bruit de la clé avait cessé dès l'intervention du jeune poltron.

- Ce n'est pas grave, dit-elle.
- C'est à cause de moi ?
- Oui, il ne faut pas faire de bruit, tu as du lui faire peur.
- Mais de qui parles-tu ?
- Du messenger !

- Il y a quelqu'un de l'autre côté ?!... mais ce n'est pas possible !... mais...
- Calme-toi. Crois-tu que nous devrions croire que ce que l'on croit savoir ?

Je t'ai parlé de ma grand-mère, de la magie. Cette porte nous permet de voyager dans le temps et sur d'autres espaces.

- Comment cela ?
- En respectant les consignes et avec la formule magique, toi et moi par exemple, pourrons nous revoir dans quelques heures mais aussi dans dix ans.
- C'est un passage ?
- Exactement, un passage qui ne peut fonctionner qu'avec une porte comme celle-ci ou une entrée de chaque côté et avec la même formule. Une entrée qui pourrait-être une grotte, celle d'un tipi...
- C'est génial !
- Oui. Tiens regarde, dit-elle en lui prenant l'épaule.

Il y avait derrière la vitre de la fenêtre, une tourterelle et une chouette.

Les deux messagers, le symbole que la fenêtre avait bien été enclenchée et était prête à une ouverture.

CHAPITRE V

Les deux enfants avaient discuté jusqu'à très tard dans la nuit.
Claire répondant à toutes les questions de son ami et complice.

Après le petit-déjeuner, ils avaient aidé le père de Giovanni à poser un nouveau papier-peint.

L'adulte avait commenté banalement les murs nouvellement décorés.

- Et bien vous avez du talent et beaucoup d'imagination les enfants.
- Merci monsieur !
- Je me demande bien ce que diront les locataires qui un jour verront votre œuvre !
- Que nous sommes des artistes magiques !
- D'accord les artistes et maintenant au boulot, on recouvre tout cela !

Giovanni avait fait un clin d'œil à Claire.

Grace à elle, ils allaient pouvoir se retrouver dès demain ou bien après.

Les années ne comptaient plus, les distances non plus.

Qu'ils soient séparés d'un continent ou d'un océan cela n'avait aucune importance.

Rien ni personne ne pourrait les empêcher de se retrouver.

Il n'avait plus peur.

Il avait appris à faire confiance et à dépasser l'inconnu.

Il avait appréhender ses doutes et surtout sa propre personne.

Il avait tordu les barreaux inconscients qui entravaient sa liberté.

Le possible.

Giovanni avait déménagé.

L'année suivante Claire aussi. Partie dans le Pacifique.

Les deux compères avaient reproduit à l'abri des regards curieux la porte et la formule.

Une île entourée de vagues et de cyclones. Loin de tout.

Et pourtant...

Les deux enfants étaient devenus de jeunes adolescents.

Le temps passait.

Leur complicité grandissait comme leurs sentiments.

Ils se retrouvaient régulièrement par-delà les âges et les vents.

Tenant entre leurs mains, ce joli secret ancestral.

Dans les histoires, tout est possible.

Encore faut-il un peu d'imagination et croire en toutes les choses qui nous semblent impossible.

Encore faut-il bien regarder le monde dans lequel nous vivons et oser regarder bien au-delà.

Derrière la fenêtre, il y avait une tourterelle et un colibri.

Peut-être le début d'une autre histoire !

Ylia

Face à l'océan. Une maison surplombant la falaise.

Non loin un phare pour guider les bateaux perdus.

De cette Bretagne qui contemple les départs et les arrivées.

Depuis toujours ou presque.

Ce village était le témoin du temps qui passe et de ces histoires vécues au gré des vents et des vagues.

La jeune fille scrutait le ciel et les constellations.

Elle n'arrivait pas à dormir.

Cette nuit était propice aux rêves les plus merveilleux mais aussi aux doutes les plus forts.

Malgré la beauté de l'Univers, cette incertitude ne lui permettait pas d'en profiter pleinement.

Une fois encore la créativité et ce besoin de découvrir avait eu raison de cet imaginaire considéré comme inconcevable, il y a peu encore.

Puis l'évidence de la réalité.

Pour une autre frontière.

Pour un autre voyage.

Pour une autre distance.

Encore pour un instant ou pour l'éternité.

Elle était là assise, immobile.

Son père était arrivé avec un thermos rempli d'une infusion aux fleurs bien chaude et parfumée au miel.

Il s'était assis près d'elle.

– Ma chérie, que fais-tu ?

– Regarde Papa, elle est là-bas, dit-elle en lui montrant une étoile étonnamment bril-lante.

– Elle est magnifique, généreuse.

– Oui, mais... des larmes coulaient le long de ses joues.

– Qu'est-ce qui te t'arrive ma chérie ?

La jeune fille avait lu un livre qui parlait des femmes dans le monde. Celui-ci l'avait totalement bouleversée. À cause de la cruauté de certains hommes, à cause de certaines coutumes, à cause des souffrances subies par tant de jeunes filles et de femmes.

Ylia avait sorti de son sac le livre en question, elle le tenait de sa main tremblante.

– Te rends-tu compte ?

Il y a encore beaucoup de femmes qui n'ont pas le droit de s'exprimer, de voter, de faire de la politique, ne peuvent travailler ou exercer certaines professions, ne peuvent avoir un compte bancaire et restent dépendantes financièrement, moralement et physiquement des hommes...

Des femmes qui n'ont pas une libre circulation de leurs mouvements, ne peuvent se vêtir comme elles le voudraient, ne peuvent faire du sport, ne peuvent conduire et ne pouvant prendre des transports en commun.

Des femmes qui ne peuvent disposer de leurs corps, d'avoir du plaisir et de refuser des actes sexuels...

Des femmes bafouées, humiliées, battues, violées, torturées parce qu'elles sont des femmes !

Des femmes qui n'ont pas accès à l'art et à la culture, n'ont pas accès à l'éducation...

Toutes les femmes devraient avoir ce droit comme tous les hommes !

Il y a encore beaucoup de femmes prisonnières que cela soit dans des prisons au vu de tous ou aux barreaux invisibles, mais bien réels.

Ylia pleurait.

Toutes ces histoires lui faisaient terriblement mal.

Elle découvrait une autre partie du monde dans lequel elle vivait.

Elle se sentait responsable sans pour autant en être coupable.

Responsable de ne rien faire mais que pouvait-elle faire ?

Elle était choquée des ces vérités et de ce monde si violent aussi.

Son père la prenait dans ses bras tant pour la réconforter que pour l'encourager à ne pas fuir ces réalités-là.

Lui expliquant que nous avons tous besoin d'être éclairé et guidé.

Qu'il fallait oser en parler, se mobiliser et faire preuve de courage pour se sortir de l'obscurité.

Ylia venait de comprendre.

Sa mission était devenue évidente en l'espace de quelques secondes.

Partager avec le plus grand nombre ce qu'est l'amour et la puissance du respect envers tous les êtres et toutes les molécules que composent la Terre et l'Univers.

Faire preuve d'empathie et de curiosité, fuir ses certitudes et s'ouvrir aux autres pour les comprendre.

Il fallait provoquer le débat dans tous les endroits du monde afin que les consciences s'éveillent.

La jeune fille savait désormais ce qu'elle devait faire de sa vie.

Quelques années plus tard.

Le 5 avril 2020.

Au siège de l'ONU.

10h45.

Ylia devenu une femme engagée prit la parole et termina son discours par cette phrase :

*Au nom de toutes les Femmes dans le monde,
Je revendique la liberté de mon intimité, de mes pensées et de mes rêves,
de mes choix et de mes actes...
Je ne suis pas un Etre à négocier, je reste un Être Unique.
L'instruction et l'Education et le réveil des consciences le permettront.
Nous sommes sur le chemin pour un monde plus accompli.*



DES MOTS ET DES VENTS

ÉRIC LEMOINE